

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montreal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

ROME: Allocution prononcée par N. S. P. Léon XIII dans le consistoire du 27 juillet; mort de S. Em. le cardinal Nina. — DÉCRET de la S. C. des indulgences. LA VIE CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE.—LES PROGRÈS DU CATHOLICISME AUX ETATS-UNIS.—GUÉRISON ET ABJURATION du JOURNAL DE LOURDES.



SOMMAIRE

—ÇA CRAQUE EN ANGLETERRE. — L'ÉGLISE ET LA SCIENCE, statistique des prêtres et moines savants. PROBLÈMES SOCIAUX EN FRANCE, congrès de l'Union de la Paix sociale. — L'ASILE DES ENFANTS TROUVÉS DE NEW-YORK par Mme A. Sadlier. — LE VIEUX MUSICIEN (suite.)—Décès de la semaine.

LE NUMÉRO

2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

LE NUMÉRO

2 cents

Permis d'imprimer: † EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

Bureaux: No 20, rue Saint-Vincent

MONTREAL.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE, 16	AOUT	—Noviciat des Oblats,
MARDI, 18	“	—Noviciat des Jésuites.
JEUDI, 20	“	—Hôtel-Dieu.
SAMEDI, 22	“	—Nativité d'Hochelaga.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE, 16	AOUT	—12 ^{me} Dimanche après la Pentecôte SAINT JOACHIM, d. 2 cl, (S. de l'As.), orn. blancs. <i>On annonce la fête du Sacré-Cœur de Marie pour le dimanche suivant.</i>
Lundi, 17	“	—Oct. de SAINT LAURENT, d., orn. rouges.]
Mardi, 18	“	—SAINT HÛYACINTHE, C., doub., orn. blancs.
Mercredi, 19	“	—De l'Octave, sem, orn. blancs.
Jeudi, 20	“	—SAINT BERNARD, C. D., d., orn. blancs.
Vendredi, 21	“	—SAINTE J. F. de <i>Chantal</i> , Vve, d. orn. blancs.
Samedi, 22	“	—Vig. Octave de l'Assomption, d., orn. blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Dimanche le 16. Grande messe et vêpres pontificales, bénédiction papale après la grand'messe. Indulgence plénière.

GRAND SÉMINAIRE.—Dimanche soir, ouverture de la première retraite pastorale.

Dimanche.—Solennité du titulaire de l'église paroissiale de l'Assomption.

**Allocution prononcée par N. T. S. P. Léon XIII,
Pape par la Divine Providence.**

DANS LE CONSISTOIRE DU 27 JUILLET 1885.

Vénérables Frères.

Depuis la dernière fois que Nous avons pris la parole dans cette auguste enceinte pour Nous plaindre d'un fait qui Nous avait causé peu auparavant une juste douleur, de nouveaux motifs sont venus renouveler les soucis et les tristesses de Notre âme.

De ce nombre, vous le savez, est le fait récent de l'interdiction, dans la ville capitale du monde catholique, d'actes de piété publique envers Dieu qui souvent sont permis dans des villes pénétrées par la superstition et l'erreur. Nous voulons parler des honneurs qu'il était d'usage à certains temps de l'année, de rendre publiquement à la sainte Eucharistie lorsqu'elle était portée aux malades, et qu'un décret a supprimés.

Ce qui ajoute beaucoup à la gravité de la chose, c'est que si, d'une part, on diminue la légitime liberté de l'Eglise, d'autre part on donne pleine licence à l'impiété. Entre tant d'exemples presque quotidiens qui le prouvent, il suffit d'en citer un qui parle assez haut et que nous avons vu il y a quelques mois, alors que permission a été donnée aux pires ennemis de la religion de se réunir à Rome en tel nombre qu'ils voudraient, pour concerter dans la citadelle même du catholicisme les attaques dirigées contre lui.

Voilà pour ce qui arrive chez nous ; mais trop souvent ce qui se passe au dehors n'est guère plus consolant. La France Nous occasionne de grave soucis, à cause des grands et nombreux obstacles que la marche des affaires publiques y créé à l'Eglise. Il en est de même de l'Allemagne, au sujet de laquelle Nous appelons de tous Nos vœux et Nous préparons de toutes Nos forces le rétablissement durable de l'accord entre l'Eglise et l'Etat ; mais les difficultés à vaincre demandent une grande somme d'efforts.

C'est pourquoi, aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire de combattre avec vaillance, et surtout avec union et discipline, pour la justice et pour la vérité.

En ce qui Nous concerne, Nous comprenons la force et la grandeur de Nos devoirs ; aussi, plaçant en Dieu notre confiance, Nous continuerons à consacrer toutes nos pensées et tous Nos soins à l'accomplissement de Notre ministère apostolique ; de même que Nous ne cesserons de défendre et de revendiquer, comme Nous l'avons fait jusqu'ici, tous les droits de l'Eglise et du Siège Apostolique.

Quelle assistance Nous pouvons attendre de vous, de votre zèle, de vos conseils de votre sagesse, Vénérables Frères, l'expérience Nous l'a depuis longtemps appris. Ce n'est pas non plus sans

raison que nous comptons sur le concours des hommes éminents, recommandables pour leur vertu, leur prudence, leur doctrine et leur attachement à ce Siège Apostolique, que Nous avons décidé d'agréger aujourd'hui à votre illustre collège. Ce sont :

Mgr Moran, archevêque de Sydney ; Mgr Melchers, archevêque de Cologne ; Mgr Capecehatro, archevêque de Capoue ; Mgr Schiaffino, secrétaire de la Congrégation des Evêques et réguliers ; Mgr Battaglini, archevêque de Bologne ; Mgr Cristofori, auditeur de la Secréte-Rote.

Que vous en semble ?

C'est pourquoi, par l'autorité de Dieu tout-puissant, des saints apôtres Pierre et Paul et par la Nôtre, Nous créons et publions cardinaux prêtres de la Sainte Eglise romaine :

(Suivent les noms).

Avec les dispenses, dérogations et clauses nécessaires et convenables. Au nom du Père † et du Fils † et du Saint + Esprit. Ainsi soit-il.

Son Em. le Cardinal Nina est mort à Rome, dimanche, 26 juillet. Laurent Nina était né à Recanati, en 1812. Il fut ordonné prêtre à Rome, en 1835. Après avoir parcouru une brillante carrière dans la prélature romaine, Mgr Nina fut créé et publié, par le Pape Pie IX, cardinal-diacre, du titre de Saint-Ange *in Pescheria*, dans le consistoire du 12 mars 1877. Au consistoire du 28 février 1879, il se démit de sa diaconie et, passant de l'ordre des diacres à celui des prêtres, il opta pour le titre de Sainte-Marie *in Transtevere*.

Après la mort si prompt de cardinal Franchi, Léon XIII appela le cardinal Nina aux fonctions de secrétaire d'Etat, au mois d'août 1878. Deux ans plus tard le cardinal Nina abandonna cette charge ; il devint préfet de la S. Congrégation du Concile, une des plus considérables qui traitent des affaires de l'Eglise catholique.

DECRET DE LA SACRE CONGREGATION DES INDULGENCES

MARIANAPOLITANA

Rmus Dnus Ed. C. Fabre, Episcopus Marianopolitanus, humilibus votis, ut solvantur sequentia dubia, postulat :

1. Utrum, ultimo majoris hebdomadæ triduo, laudabiliter recitetur *angelus*, ter in die ; et obtineantur indulgentiæ, sicut per annum ?

2. Utrum, in Sabbati Sancti meridiè, fideles recitare debeant *angelus flexis genibus*, an vero *Regina cæli* stando ?

20 a aprilis 1885.

S. Congregatio Indulgentiarum.

In conventu cum Emô Cardinali Prefecto habito die 19 junii 1885 responsum fuit :

Ad Im : affirmativè.

Ad IIm ; negativè ad primam partem ; affirmativè ad secundam.
Della Volpe Secrius.

LA VIE CATHOLIQUE AU XIX^e SIECLE.

La remarque a été faite mille fois : pour combattre avec succès, il faut combattre sous une seule et même bannière *Viribus unitis*. Tel est précisément le programme que les cercles cherchent à réaliser depuis plusieurs années. Les efforts individuels les plus généreux et les plus prolongés seront toujours impuissants dans la lutte du bien contre le mal ; les groupes compactes et disciplinés peuvent seuls marcher à la victoire. Cette vérité d'expérience inscrite dans l'histoire de l'Eglise reçoit de nos jours une nouvelle confirmation de la voix du Pape et des évêques du monde catholique ; les hommes de bonne volonté se sont levés pour se rapprocher partout du pauvre et de l'ouvrier, pour essayer de le ramener à Dieu.

Le Pape a toujours été la grande sentinelle, toujours prête à pousser le cri d'alarme ! " Les tristes et lamentables relations entre les différentes classes de la société, engendrées par les doctrines révolutionnaires ennemies de Dieu, menacent d'un extrême péril non seulement l'Eglise, mais la société elle-même ; la sagesse humaine ne pouvant pas servir de rempart, de remède contre le mal, il faut faire retour aux principes fondamentaux du christianisme afin d'éclairer et de convaincre tous les fidèles de cette vérité. Mettez vous donc à l'œuvre." Ainsi s'exprimait naguère Léon XIII.

Le Pape est le représentant de Dieu, les évêques sont les défenseurs nés du faible et du pauvre. Quand, élus évêques, ils s'approchent de l'autel, l'évêque consécrateur, leur adresse, au nom de l'Eglise, cette question : " Voulez-vous être doux et compatissants envers les pauvres, les étrangers et les indigents ? " ils répondent : " Oui." Ils font donc vœu, vœu d'évêque, de se dévouer au service des pauvres, et de réaliser, dans toute sa plénitude, cette belle parole du Sauveur : " J'ai pitié de cette foule." Mais pour agir avec succès, le Pape et les évêques comptent sur le concours de tous ceux qui ont souci de l'avenir, et, aujourd'hui plus que jamais, ils s'adressent au dévouement de tous pour l'œuvre de la restauration sociale et religieuse.

Cet appel a été entendu. En Belgique, la Fédération des cercles catholiques étend chaque jour sa puissante activité, sous l'impulsion des hommes les plus éminents. En Italie, la Société de la jeunesse catholique constitue déjà une véritable milice, pleine d'ardeur, de foi et d'entrain. Elle prend l'initiative de toutes les

œuvres de charité et le propagande religieuse ; elle se met à la tête des pèlerinages ; elle organise les institutions sociales recommandées par le Saint Père.

Toutes les villes ont leur cercle, et le cercle catholique est un véritable foyer d'apostolat : la jeunesse italienne se sent entraînée par ce magnifique mouvement de foi catholique et déploie une activité à laquelle Léon XIII a rendu récemment le plus bel hommage. En Allemagne, les cercles ouvriers continuent les traditions implantées sur la terre allemande par Kolping ; l'ouvrier trouve, à l'heure présente, dans la plupart des cités, sur les bords du Rhin et sur les rives du Danube, un asile et un refuge avec des amis dévoués et des protecteurs intelligents. En France, l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers devient de plus en plus l'œuvre de l'avenir. Malgré les difficultés, elle marche hardiment vers son but, le drapeau haut et ferme.

Un journaliste écrivait dernièrement : " Quelle scène différente présentait jadis l'atelier ! Les corps de métier prirent soin que l'ouvrier se contemplât lui-même dans son saint patron. Ici, on voyait saint Honoré enfournant le pain ; là, dans un autre atelier, c'était saint Eloi battant le fer ; saint Crépin cousant des souliers ; saint Crépinien tranchant le cuir. A la chapelle des corporations se trouvait l'image de Jésus, qui aurait pu naître n'importe dans quelle famille royale, mais qui vit le jour dans l'humble famille d'un artisan. Le prêtre annonce aux ouvriers le divin menuisier, et il pouvait dire d'après Bossuet, qu'au commencement des siècles chrétiens, on montrait une charrue œuvre de ses mains. Nous avons changé l'atelier en baigne, et les ouvriers en éternels esclaves. "

Les cercles catholiques travaillent à faire revivre au milieu de nous la corporation chrétienne appropriée aux besoins de notre temps. Les esclaves doivent redevenir des hommes libres, des enfants de Dieu ; le baigne doit se transformer en atelier chrétien avec ses traditions d'honneur et de probité ; le pauvre doit se réconcilier avec le riche et l'ouvrier avec son patron. Mais, comme l'a remarqué un socialiste américain " pour la solution des problèmes sociaux, la science n'est pas suffisante, il faut du cœur et de la charité envers les souffrances d'une grande partie de l'humanité. " Dieu, la base de l'ordre et de la paix, n'est pas tant dans les réformes matérielles que dans la réforme morale. Il faut pénétrer dans les cabanes, dans les réduits des ouvriers ; il faut y porter la science de la vie pour le présent et une solide espérance quant à l'avenir ; il faut réveiller leur âme assoupie dans la défaillance, l'abreuver de courage ; alors, mais alors seulement, le bienfait ne ressemblera pas à la pierre jetée dans l'abîme, dont le bruit momentané est suivi d'un silence éternel.

Ce sera l'honneur de l'Eglise d'avoir rapplé ces grandes vérités à un siècle qui les avait entièrement oubliées. S'il y a eu, s'il y aura toujours des riches et des pauvres, ils ont vécu et devront

toujours vivre dans la même société ; ils devront toujours se rencontrer, mais se rencontrer dans la belle et grande fraternité chrétienne. C'est à la justice et à la charité de combler le gouffre ouvert par l'égoïsme et l'impiété ; et si le sort de l'ouvrier a toujours été plus ou moins misérable, la foi chrétienne et la vertu morale le rendront du moins supportable. Et ainsi se vérifiera sous nos yeux la parole d'Augustin ! " Tout le monde cherche Jésus, les uns par haine, les autres par amour, les uns pour le tuer, les autres pour le posséder à jamais. " — *Le Moniteur de Rouen*.

Le Progrès du Catholicisme aux Etats-Unis.

L'évêque de Cleveland aux Etats-Unis, S. G. Mgr Gilmour, qui vient de faire, à Rome, un assez long séjour a fourni à la S. Congrégation de la Propagande, sur l'état de son diocèse, des données intéressantes qui attestent les consolants progrès du catholicisme en Amérique. Nous en publions un extrait dont l'éloquence basée sur des chiffres officiels n'a pas besoin de commentaires.

Le diocèse de Cleveland, qui comprend tout le nord de l'Ohio, soit un territoire de 250 milles de l'Est à l'Ouest et de 100 milles du Nord au Sud, fut organisé, en 1847, par feu Mgr Rappe.

La population de Cleveland était alors de 17,000 âmes, et il n'y avait dans cette ville qu'une seule petite église (60 pieds de long sur 40 de large) servant de cathédrale. Dans le reste du diocèse, il n'y avait que 16 églises ou chapelles, sans presbytères ni écoles paroissiales, sans hôpitaux ni asiles. Tout le clergé était représenté par 10 prêtres.

Aujourd'hui, la ville de Cleveland a une population de 230,000 âmes et il s'y trouve 22 églises catholiques.

Les 10 prêtres de 1847 se sont élevés à 186 ; les 16 chapelles du diocèse à 221 églises, avec 123 écoles paroissiales fréquentées par 25,000 élèves. Il y a, en outre, à Cleveland un excellent séminaire organisé d'après les meilleurs programmes des instituts destinés à l'éducation du clergé, 5 académies ou écoles supérieures pour les jeunes filles, 5 hôpitaux, 7 orphelinats avec 780 orphelins, 3 asiles pour les vieillards pauvres, une maison de correction, etc. ; 800 religieux ou religieuses répartis en 23 couvents qui se dévouent aux œuvres diocésaines. La population catholique du diocèse est de 180,000 âmes. Tout témoigne, en un mot, d'une prospérité chaque jour croissante et qui fait le plus grand honneur au zèle vraiment apostolique de Mgr Gilmour.

Guérison et Abjuration.

Le *Journal de Lourdes* publie ce qui suit :

" La famille Berrus, de Paris, faisait à Lourdes, le 9 juillet, un pèlerinage d'action de grâces,

“ Elle venait remercier la Vierge de la Grotte de ce que, à la suite d'un vœu, l'aînée des deux jeunes filles, Angèle, âgée de quatorze ans, avait été soustraite à une mort imminente, et le père, protestant, ramené dans le giron de l'Eglise.

“ M. Berrus laissait toute liberté à sa pieuse compagne pour pratiquer sa religion et élever chrétiennement ses enfants. Depuis son mariage, il n'allait plus au temple; volontiers, il accompagnait les siens à la messe, même il éprouvait un certain attrait pour le culte de la sainte Vierge. On l'avait surpris lisant avec grande attention la théologie dogmatique de Gousset. Cependant l'abjuration ne venait pas; des ecclésiastiques de ses amis lui avaient laissé entrevoir que le Seigneur, offensé de ses délais, pourrait lui envoyer quelque épreuve.

“ C'est ce qui arriva naguère. Sa fille, dont l'intelligence précoce faisait concevoir les plus brillantes espérances, eut tout le système ganglionnaire pris à la fois, et, à la suite, pendant vingt-huit jours et vingt-huit nuits, fut atteinte d'une péritonite aiguë. Le médecin et les sœurs garde-malades assuraient qu'il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour une catastrophe prochaine. Dans cette douloureuse extrémité, la mère supplie Angèle d'avoir recours à Notre-Dame de Lourdes. Celle-ci prend l'image entre ses mains, boit de l'eau à diverses reprises, et dit : “ O Marie, j'aimerais mieux mourir, mais gardez-moi à mes chers parents ! ” Au fort de ses crises, elle réclame en pleurant qu'on la fasse partir pour Lourdes. Afin de la calmer, le père s'engagea à la conduire à la Grotte durant le mois de mai. La nuit se passe sans amélioration. Le 16 mars au matin, vu son état désespéré, on administre à l'enfant les derniers sacrements, et on continue à prier, en usant de l'eau de la Grotte.

“ La mourante, qui parlait avec peine, fait signe à son père d'approcher, et le conjure de lui accorder une dernière grâce; sur un geste d'acquiescement, elle ajoute : “ Promets-moi de devenir catholique. ” Le coup décisif était porté : “ Ce sera t'aujourd'hui même ” répond le père tout en larmes. Aussitôt, une exubérance de joie extraordinaire illumine la figure de l'enfant. On dirait une vraie résurrection. Le médecin, qui n'est pas au courant de la conversation échangée, déclare que ce changement est merveilleux. Tout autre remède que l'eau de la Grotte est aussitôt abandonné. D'après le rapport des hommes de l'art, il fallait deux ans pour ramener la santé, dans l'hypothèse d'une guérison, et quinze jours après, Angèle, complètement rétablie, reprenait ses études interrompues chez les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, rue Violet, à Paris.

“ Le père a tenu parole. Après une première conférence avec M. l'abbé Dumax, son ami, de Notre-Dame-des-Victoires, il a été trouvé assez instruit pour faire son abjuration le 17 mars, être admis à la sainte Table le 18, et être confirmé bientôt après par Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris.”

ÇA CRAQUE.

On lit dans la *Croix*.

“ Il s'est produit en Angleterre un immense scandale : un journal, la *Pall Mall Gazette*, dans un but de spéculation, a cru pouvoir organiser une sorte d'enquête dont les résultats réunis devaient projeter une vive lumière sur les mœurs de l'aristocratie.

“ La spéculation a réussi au delà de toute attente : les numéros révéléteurs se sont vendus en nombre immense ; on se battait pour en avoir : une émeute s'en est suivie aux abords des bureaux.

“ Vraies ou fausses, diminuées ou exagérées, ces révélations sont graves ; on cite les noms des plus grands personnages, le prince de Galles en tête.

“ Des réclamations se produisent, la Chambre des Lords s'émeut : sur tout le continent, la presse révolutionnaire s'en pare de ces faits pour en tirer les conséquences que l'on devine.

Il s'agirait d'actes d'immoralité révoltants : dans ce pays où l'on trafique de tout, la traite des jeunes filles du peuple, depuis l'âge de treize ans, serait organisée en grand ; rien n'y manquerait, la violence moins que tout le reste.

Voilà donc le masque arraché et la vertu protestante de la nation humanitaire réduite à sa juste valeur.

C'était bien la peine de tant s'agiter pour la répression de la traite des noirs. On faisait pis à Londres même !

“ Tel est le caractère anglais : sauver les apparences, en secret faire tout ce que l'on veut, à la condition d'éviter l'éclat public ; on peut conserver ainsi toute sa considération, *respectability* !

La *Pall Mall Gazette* vient de porter atteinte à la *respectability* des plus hauts personnages, parce qu'elle a dit ce dont chacun se doutait.

“ Pour l'organisation britannique, c'est un coup redoutable ; l'effet pourra en être atténué, nullement détruit.

“ Ces sortes de scandales précèdent souvent la chute des gouvernements. Louis XV, le parc aux cerfs, la corruption venue de haut, ont bien été pour quelque chose dans l'effondrement d'il y a cent ans. L'Angleterre est menacée d'un autre Louis XV ; où la conduira-t-il ?

“ Depuis quelque temps, ce sont de bien sinistres craquements dans le vieux navire ! Le Mahdi et le Soudan, l'Afghanistan et les soufflets russes Est-ce la fin ?

“ La révolution, nous le croyons, va prendre pour objectif, la création de la république anglaise.

“ Elle doit bien à ce pays un tel témoignage de sa reconnaissance. Que n'en a-t-elle pas reçu en fait d'aide, d'appui et d'encouragements !

“ La franc-maçonnerie anglaise organisée dans l'univers entier.

“ Les démagogues proscrits, accueillis avec amour et protégés dans leurs complots, assurés de l'impunité pour leurs crimes au de-

hônrs ; Lord Palmeston, Orient des Ōriens, conduisant les affaires d'Italie en 1859, M. Gladstone la main dans la main de Garibaldi à Naples.

“ Hier encore, Victor Hugo célébré en Angleterre plus follement même qu'en France.

“ Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qui mérite une récompense.

“ La récompense arrivera.

“ Le Prince de Galles ne règnera pas, disait, il y a plus de vingt ans, un homme d'Etat anglais.

“ Le scandale récent ne diminuera pas la vraisemblance de cette prophétie.”

L'ÉGLISE ET LA SCIENCE.

Combien de fois n'a-t-on pas répété que l'Eglise était l'ennemie des sciences et des lettres, l'adversaire implacable de tous les progrès modernes.

Et pourtant les principales découvertes scientifiques, de même que les plus puissants ouvrages d'érudition ont été faits par des prêtres et des moines.

Jugez en par ce qui suit :

“ On doit à saint Anatole, évêque de Laodicée le canon astronomique de Pâques.

“ A Denis le Petit, moine de Scythe, le cycle qui porte son nom et qui a fixé le commencement de l'ère chrétienne.

“ A Boèce, prêtre, les orgues à tuyaux, les puits artésiens, les ciments hydrauliques et la première sphère terrestre.

“ A Alcuin, moine, le classement astronomique des planètes.

“ Au vénérable Bède, la dactylonomie et la forme actuelle du calendrier.

“ A Suy, moine d'Anzzo, la portée musicale et la gamme.

“ A Roger Bacon, le télescope, les corrections du calendrier Julien que complétera plus tard le P. Clavius, Jésuite.

“ Au prêtre Virgile, la première affirmation de la rondeur de la terre et de l'existence des antipodes.

“ A Vincent de Beauvais, chanoine, l'attraction centrale comme raison d'équilibre de la terre au milieu des airs.

“ A Albert le Grand, le zinc et l'arsenic.

“ A Richard Warlingfort, abbé de Saint-Aban, la première horloge astronomique.

“ Au moine Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, les montres à rouage, le cadran de Magdebourg, la machine à vapeur et l'importation du système décimal, que saint Jean Damascène avait enseigné à Damas quand il était professeur du grand vizir du terrible calife Abdel-Maleck.

“ Au diacre Giosa, l'aimant et la boussole.

- “ A Spina, de l'ordre de Saint-Dominique, les lunettes.
- “ A Basile Valentin, religieux du même ordre, la première application de la chimie à la médecine.
- “ Au cardinal Pierre d'Ailly, la correction des tables d'Alphonsius.
- “ A dom Pouce, bénédictin espagnol, le principe de l'instruction des sourds-muets que les abbés de l'Epée et Sicard devaient plus tard perfectionner.
- “ Au P. Laoa, jésuite, celui de l'instruction des aveugles.
- “ Au chanoine Copernick, le système du monde.
- “ Aux cardinaux Cusa et Schombert et à Forcarini, de l'ordre des Carmes, l'affirmation, avant Galilée, que la terre tourne autour du soleil immobile par rapport à elle.
- “ Au P. Guemaz, jésuite portugais, la construction du premier aérostat.
- “ Au P. Kircher, jésuite, la lanterne magique et le miroir ardent.
- “ Au P. Ricci, le catalogue d'éclipses chinoises.
- “ Au curé Capani, l'art de tailler les pierres précieuses.
- “ A Jean Duféon, supérieur général des Antonins, les signes algébriques.
- “ A l'abbé Chappe, la télégraphie aérienne.
- “ A l'abbé Picard, la première mesure du méridien terrestre.
- “ A l'abbé Lacaille, la première mesure directe de la paralaxe lunaire.
- “ Au diacre Nollet de Pimpré, d'avoir, deux ans avant Franklin, expliqué les orages par la présence de l'électricité dans les nuages.
- “ Au P. Cartel, le clavecin.
- “ A l'abbé Lacaille, les niveaux à bulle et à lunettes.
- “ Au P. Boscovich, la mesure de l'équateur des planètes.
- “ A l'abbé La Condamine, l'attraction du fil à plomb par les montagnes.
- “ A Jean Wallin, l'arithmétique des infinis.
- “ A l'abbé Giraud Soulavie, la chronologie des fossiles.
- “ A Mgr Rendu, le mouvement des glaciers.
- “ Au P. Secchi, les lois de l'unité des forces physiques.
- Etc., etc., etc.

Problèmes sociaux en France.

Dernièrement a eu lieu à Paris le Congrès annuel des diverses sociétés de l'UNION DE LA PAIX SOCIALE, fondées par l'illustre M. LE PLAY. Les sociétés ont pour but de répandre les vérités sociales et de donner de la force à l'action commune des catholiques, pour résister aux audacieuses attaques de leurs ennemis.

LES RAPPORTS ENTRE LES PATRONS ET LES OUVRIERS, ont tenu une grande place dans les préoccupations du Congrès. Cet antagonisme social donne encore naissance à des hostilités entre ces deux

classes. Et cependant, plusieurs patrons éclairés par l'expérience, et influencés aussi par les idées répandues par les cercles catholiques, commencent à voir dans l'ouvrier non seulement le profit qu'ils en peuvent retirer, mais aussi l'homme avec ses faiblesses, ses aspirations, ses besoins de direction morale.

M. GIBON, directeur des forges de Commentry, a lu un rapport " sur les moyens de constituer le patrimoine de l'ouvrier ; " il a rappelé les utiles institutions fondées à Commentry et à Mezières. Là le président, M. le marquis de Vogué, continuant la tradition paternelle, a donné une somme de deux cent mille francs, pour établir un fond de prévoyance destiné à assurer l'avenir de l'ouvrier en lui constituant un patrimoine. Malheureusement les efforts des patrons, quand ils veulent fonder un patrimoine immuable pour leurs ouvriers, sont rendus nul par la loi sur les successions qui à la mort du père, exige le partage de ses biens ; partage qui, souvent, entraîne la vente de la maison. Par cela même, la famille peut, quelquefois, être remplacée par un cabaret qui portera la discorde dans l'usine.

LA QUESTION, SI CONTROVERSÉE, DE LA PARTICIPATION DES OUVRIERS DANS LES BÉNÉFICES fut aussi discutée. M. LAROCHE-JOUBERT, le premier directeur des manufactures coopératives de papier d'Angoulême, qu'en dehors de la participation, il ne pouvait y avoir de salut pour l'industrie. M. FOURGEROUSSE et M. LEDLEY TAYLOR, montrèrent les inconvénients et les avantages de la participation.

Après ce grand problème industriel, il fut question DE LA PROPRIÉTÉ ; par suite des logements d'ouvriers. A Paris, comme ailleurs, sauf de très rares exceptions, l'ouvrier est obligé de payer très cher de misérables logements. Paris est encore en arrière de Londres, où on trouve de nombreuses maisons construites pour les ouvriers. Cependant quelques philanthropes ont déjà pris une efficace initiative à ce sujet. La société des ouvriers maçons de Passy Auteuil a construit un groupe de maisons qui sont louées, non aux pauvres, mais aux ouvriers anxieux d'échapper aux inconvénients des grandes cités, et, en même temps, d'acquérir par le paiement d'une modeste annuité, la propriété de leur foyer. Un autre groupe se forme pour entreprendre la même œuvre dans un autre quartier. Le conseil municipal de Paris a désiré aussi construire dans une rue nouvellement ouverte des maisons d'ouvriers. Mais il n'a pu réussir, car les conditions imposées aux propriétaires étaient si dures que personne n'a répondu à son appel.

L'AGRICULTURE FRANÇAISE TRAVERSE ACTUELLEMENT UNE CRISE, dont M. CYRANDEAU, professeur à la Faculté de Nancy, une autorité en agriculture, a montré quelques unes des causes. La première est la loi des successions, qui déracine les familles des paysans comme les familles des grands propriétaires et brise la continuité des efforts sur le même domaine. L'abstancisme a produit des résultats non moins fatals, en développant le système des *fermages*, et en accoutumant les classes élevées à s'occuper de la terre comme d'une in-

vestiture, et en séparant les propriétaires des cultivateurs. Au point de vue moral, comme au point de vue des relations matérielles, l'abstancisme est un péril ; tous les hommes préoccupés de l'avenir de leur pays doivent essayer d'y mettre fin.

Parmi les autres remèdes à la crise agricole, M. Cyrandeau a indiqué la constitution de syndicats agricoles qui fourniraient aux propriétaires associés les ressources qu'ils ne peuvent généralement pas se procurer quand ils sont réduits à leurs propres forces. L'orateur, en terminant, a recommandé une ŒUVRE RELIGIEUSE FONDÉE POUR ÉLEVER LES JEUNES FILLES EN VUE DE LA VIE DES CHAMPS. Cette œuvre est d'une grande utilité depuis que, séduite par les attraits trompeurs de la vie des villes, beaucoup de jeunes filles refusent d'associer leur existence à celle des agriculteurs. Cette œuvre a été fondée par un prêtre zélé qui a créé un ordre de religieuses uniquement dévouées à l'éducation rurale des jeunes filles.

Les réformateurs sociaux ne doivent pas limiter leurs investigations au présent ; ils doivent aussi demander des leçons au passé. M. CHARLES RINNE a déjà fait revivre la vie domestique des familles de vieille race, qui avaient conservé au milieu des erreurs du 18^e siècle les rigoureuses traditions du passé. Il a montré que sous la surface, corrompue par l'incrédulité, on trouvait une France aussi préservée des doctrines philosophiques que de la décadence morale. Allant plus loin cette année dans le passé, il a analysé un "livre de Salon" du 15^e siècle de JEAN D'EIGQUIER, noble propriétaire à Ollionles, pittoresque village près de Toulon. Pendant près de trois cents ans, la famille d'EIGQUIER a vécu dans la même contrée, et son livre donne une vivante peinture d'une commune rurale à cette époque. Les seigneurs, les tenanciers, les ouvriers maintenaient les plus affectueux rapports, et souvent le seigneur était le parrain des enfants de ses paysans. JEAN D'EIGQUIER reconstitua sa propriété à force d'économie, de patience et de travail.

Son livre peint ses efforts et manifeste la plus grande foi : la religion a présidé à toutes ses actions, à toutes ses pensées. Sous son bienveillant patronage Ollionles devint un modèle de paix sociale.

Le président du Congrès était M. LACOINTA, magistrat éminent par la fermeté de son caractère et par l'élévation de son esprit. De plus chrétien sincère et sacrifiant tout à sa foi. Aussi, lors de l'exécution des décrets odieux d'expulsion, donna-t-il sa démission du poste élevé d'avocat général à la Cour de cassation pour ne pas servir un gouvernement qui déshonorait la justice.

L'UNION DE LA PAIX SOCIALE comprend un des principaux groupes de ceux qui combattent le bon combat en France. Elle se montre digne des encouragements que le Souverain Pontife et plusieurs illustres prélats lui ont donnés. Joignant l'action à l'étude, elle présente l'avantage d'être en même temps une œuvre et une école.

Une œuvre, puisqu'elle se propose de répandre dans les rangs de la société française, les vérités sociales si oubliées, et de la conduire par ce moyen, à une transformation morale.

Une école, puisqie se servant d'une sévère méthode, elle continue les travaux sérieux sur lesquels elle a besoin de s'appuyer pour démasquer les erreurs de la fausse science moderne.

L'ASILE DES ENFANTS TROUVES DE NEW-YORK.

Sous ce titre, Mme James Sadlier, de Montréal adresse au *Catholic Review* de New-York une lettre des plus intéressantes. Nos lecteurs seront heureux, nous n'en doutons pas, que nous leur donnions, sinon en son entier du moins dans ses parties les plus importantes, la traduction de cette lettre dans laquelle, avec les éminentes qualités de style et de pensée qui distinguent Mme Sadlier, on trouve la preuve évidente de la grande charité des catholiques de New-York et des Etats-Unis.

Mme James Sadlier se trouvant à New-York " eut le bonheur d'être l'hôte de la Sœur M. Irène à l'Asile des enfants trouvés des Sœurs de charité. "

Quoique elle eut connu cette institution à ses débuts et que, de Montréal, elle en eut suivi d'année en année, les développements, elle fut surprise des merveilles que la charité catholique a opérées dans cette œuvre importante en peu d'années. Mais laissons parler Mme Sadlier :

" Ce fut seulement au mois d'octobre 1869, que la Sœur M. Irène fut chargée par feu la Mère M. Jérôme—dont la mort au mois d'avril dernier fut à bon droit considérée, comme un malheur public—fut chargée, dis je, de commencer avec l'approbation de S. Em. le cardinal McCloskey, l'Asile si nécessaire des Enfants trouvés, le premier de ce genre aux Etats-Unis. Elle le fit avec deux ou trois autres Sœurs qui sont encore ses compagnes, dans une petite maison de la 12^{me} rue, Ouest, avec juste *cinq dollars* en poche, tout ce que la chère Mère M. Jérôme avait pu lui donner.

" L'œuvre commença dans la pauvreté du côté des Sœurs, et avec un seul enfant trouvé à soigner ! Aujourd'hui l'Asile prend soin d'environ 1,700 enfants et les bâtiments forment un square entier de belles constructions en briques avec façade en pierre de l'Ohio, s'étendant du nord au sud entre les 68^e et 69^e rues et de la troisième à l'avenue Lexington, embellis au dedans et au dehors d'ornements, fournis de toutes les améliorations utiles ou confortables et commandant l'admiration de tous. Ces bâtiments tels qu'ils sont ont coûté 800,000 piastres, et près de 3,000,000 de piastres ont été dépensées par l'institution pour cette œuvre si grande et si sainte. Ces sommes proviennent des contributions de New-York, de la bienfaisance, de la charité catholique, et de l'aide de l'Etat reçu maintenant régulièrement tous les mois.

" L'établissement consiste aujourd'hui en un bâtiment principal, haut de six étages, faisant face sur la soixante-huitième rue, contenant les offices, les parloirs de réception, un magnifique *hall*

entourant toute la largeur du bâtiment ; le sol de l'entrée de ce hall ou le grand vestibule du hall, est recouvert en marbre de diverses couleurs, don de Mme K. Hutchings de New-York ; quelques chambres privées pour les hôtes de la maison ; le dortoir des Sœurs, et l'infirmerie avec les dortoirs pour les enfants les plus grands. Les ailes, est et ouest, contiennent trois chambres de nourrices pour les enfants trouvés, chacune avec son vestiaire, sa chambre de bain, et sa cuisine.

“ L'HOPITAL SAINT-JEAN est contigu à l'aile est, faisant face à la troisième avenue ; il est destiné aux enfants malades ; ses quartiers sont clairs et aérés ; les chambres des convalescents sont gaies et pourvues de toutes les choses qui peuvent donner la santé, le confort et la distraction à ces petits hôtes. Aucune maladie contagieuse n'est admise dans cet établissement ; on les soigne dans un édifice séparé, appelé la Quarantaine, derrière la chapelle sur la soixante neuvième rue.

“ MATERNITÉ DE SAINTE-ANNE. L'aile ouest est flanquée par l'hôpital de la Maternité, la dernière et non certainement la moindre, des grandes fondations de la Sœur Irène ; c'était l'ardent désir de son cœur, il m'en souvient bien, depuis des années. Maintenant cet hôpital s'élève à l'extrémité ouest, correspondant à l'hôpital Saint-Jean à l'est : cette “ Maternité ” répond à des besoins que personne n'a connus ou sentismieux que la Sœur Irène. Il est, comme tous les autres départements, fourni de tout ce qui est nécessaire à la santé et au confort des malades. Il y a à la “ Maternité ” des chambres privées pour ceux qui peuvent payer pour être seuls et recevoir des services particuliers. Aucun hôte des autres départements ne peut entrer à la “ Maternité ”. Elle est sous la très habile direction de deux très estimables dames, la mère et la fille, toutes les deux veuves, qui par purs motifs de charité se sont dévouées à cette œuvre. Aucune sœur n'a rien à faire avec ce département, à l'exception de la Sœur Irène dont la surveillance personnelle s'étend à la “ Maternité ” comme à toutes les autres branches de l'institution.

“ J'ai visité les offices où les Sœurs travaillent, jour par jour, parmi les livres pesants où sont enregistrés tous les travaux du vaste établissement ; les enfants reçus, ce qu'ils deviennent et toutes les circonstances qui peuvent, après des années, permettre leur identification. Ces dernières indications sont notées sur des livres que seules les Sœurs peuvent voir. Ces livres sont tenus d'une manière très claire et très méthodique, afin que la Directrice où un des directeurs puissent trouver à n'importe quel moment, quand, combien de temps tel ou tel enfant a été soigné par les Sœurs ; ce qu'il est devenu, lequel est mort, ou a été adopté et par qui—tout cela en référant d'un volume à un autre—Quelle merveilleuse tâche pour ces douces Sœurs, aux regards placides et dont quelques unes ont la complète apparence de l'extrême jeunesse.

“ Je visitais aussi la cuisine générale avec ses vastes appareils à cuire ; les lavoirs, où les lessives se font au moyen de machines ; les glacières, les chambres des machines ; la cour de récréation où les enfants dépensent leurs heures de liberté entre les classes, gambadant et criant comme de joyeux lutins dans l'exubérance de leur gaieté. Je passais quelque temps dans le jardin, considérant avec plaisir ces petits êtres dans leurs salutaires exercices variés, musicaux et autres.

“ LE JOUR DE PAIE A L'ASILE. Je passais aussi une heure ou deux le premier mercredi du mois, jour de paie à l'asile, à voir le flux et reflux des nourrices du dehors environ 1,100, qui ont soin des petits enfants-trouvés. C'était un spectacle extraordinaire. Des femmes fortes, respirant la santé, Irlandaises, Allemandes, Françaises, Italiennes, passaient par une porte, gardée par le policeman attaché à l'Asile, présentaient chacune l'enfant pour l'inspection de son corps, recevaient un *ticket* d'une des Sœurs, lequel *ticket* était certifié par une autre Sœur, et, après avoir reçu de la Sœur Irène elle-même,—ordinairement assistée le jour de paie d'une des dames patronnesses de la maison—le montant marqué sur son *ticket*, se retiraient par une autre porte. Et ce flot de nourrices et de bébés continuait sans interruption de 7 ou 8 heures du matin jusques à 5 heures du soir. Certaines de ces nourrices, outre l'enfant qu'elles nourrissent, prennent soin d'un autre plus âgé. Pour les nourrissons, elles reçoivent *dix dollars*, par mois, pour ceux qui sont sevrés et peuvent marcher, *huit dollars* par mois ; celles qui ont un enfant de chaque classe reçoivent ainsi *dix-huit dollars* par mois ; qu'elle bonne aubaine pour une pauvre famille. La somme, payée actuellement le premier mercredi de chaque mois est d'environ 11,000 piastres.

“ ENFANTS ALLANT A L'OUEST. Un autre spectacle qui m'intéressa vivement fut le départ d'une cinquantaine d'enfants pour les habitations de leurs parents a loptifs—en ce moment dans l'Illinois—sous la conduite d'une respectable matrone chargée de ce soin depuis plusieurs années. La Sœur Irène et quelques autres Sœurs de l'Asile accompagnaient les enfants à la gare du Grand-Central et je fus invité à me joindre à elles. Après que les enfants furent tous assis dans un char réservé pour eux et leurs gardiens, les Sœurs leur firent chanter une hymne et réciter quelques prières ; puis la Sœur Irène adressa aux enfants quelques paroles émues, leur faisant promettre de ne jamais dire un mensonge, ou de ne jamais prendre quelque chose qui ne leur appartient pas, et d'être toujours obéissants à leurs parents ; après leur adoption chaque enfant est habitué à croire qu'il va “ chez papa et maman ”. Les promesses furent données de tout cœur. Un moment après, lorsque la Sœur Irène s'avança vers la porte, les pauvres petites créatures commencèrent à comprendre qu'ils allaient être réellement séparés de ces tendres mères qui avaient si affectueusement pris soin d'eux et avaient fait leur *home* si heureux. En un instant tout fut changé,

chaque petite figure devint triste et un chœur de cris retentit au moment où la Sœur Irène quitta le char.

“ Pendant le temps que les enfants mirent à se placer dans les chars, il était amusant de voir le curieux intérêt qu'ils excitaient parmi la foule des passagers ; les Sœurs et leurs compagnes étaient occupées à répondre aux questions qu'on leur faisait touchant ces enfants. L'impression générale semblait être qu'il était rare de voir tant de petits êtres si gentils et ayant si bonne mine. Chacun désirait savoir d'où ils venaient et où ils allaient ces chers petits voyageurs lancés sur un train de nuit. “ Vrai, dit un respectable Monsieur, dont l'émotion était évidente, je n'ai jamais vu de ma vie un tel spectacle, ” ! Et ainsi pensaient d'autres qui ne le dirent pas, car rien ne peut être plus touchant que le spectacle de ces chers petites filles, et petits garçons, de trois à cinq ans, lancés désormais dans la vie, quittant le seul *home* qu'ils aient jamais connu et au moment de se séparer, probablement pour toujours, encore tous inconscients, ne se doutant pas qu'ils allaient demeurer dans plusieurs différents *homes* parmi de nouvelles figures et dans de nouveaux pays.

(à suivre)

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE.

(suite.)

De grands hommes y sont morts, après tout... D'ailleurs, il a bien de quoi payer une chambre particulière... Et, cependant ce nom de l'hôpital fait passer un frisson dans ses veines. L'hôpital ! où viennent échouer toutes les épaves humaines ! Dans quel réalisme lui, Jacob, ira-t-il s'achever !

En attendant, la bise de décembre commence à souffler dans les airs. L'heure approche où le vieil artiste sera hors d'état de la braver. Que va-t-il devenir ? son isolement lui fait peur.

Il se dit, il se répète qu'il n'est pas complètement dépourvu d'argent. Un petit trésor le met à l'abri de ce qui s'appelle la vraie misère. Il a deux mille francs comme héritage de ses parents. Et, depuis une cinquantaine d'années qu'il professe, il est parvenu à économiser dix-huit cents francs.

— Ce n'est pas trop, se dit-il tristement. Il a raison. Il est pourtant toujours resté bien sobre, bien austère. Est-ce donc qu'il s'est montré trop charitable ? Le denier de la veuve se retrouvait souvent sous ses doigts. Non, il le sait, trompant les calculs de la sa-

gesse humaine, la charité n'appauvrit jamais. Elle est la meilleure amie, la plus habile sauvegarde, non seulement des âmes, mais encore des fortunes. N'est-ce pas plutôt que, trop amoureux de l'art et trop oublieux du métier, il n'a pas su mettre le prix de ses cachets en rapport avec tous les progrès modernes ?

Enfin, il est inutile de chercher plus longtemps la cause. L'effet est produit. Rien ne peut la modifier. Que doit faire Stanislas de ses trois mille huit cents francs ? Devant cette question, toutes les autres cèdent...

Tout à coup, il se rappelle qu'un de ses anciens condisciples avait fini ses jours dans une maison hospitalière où le bien-être, les soins, tout lui avait été prodigué, moyennant une rémunération. Il existe peut-être encore quelques maisons de ce genre, où l'on peut garder toute sa liberté, toutes ses habitudes ! Quelle lumineuse pensée ! Comment s'est-elle fait attendre si longtemps !

Mais, du moment qu'on tombe dans toutes ces questions matérielles, on fait comme l'oiseau qui a quitté l'espace et se débat dans un filet. Il cherche à se dégager, il brise une maille à droite et se prend dans une autre à gauche.

Comment le vieux maître parviendra-t-il à découvrir cette arche de salut et, surtout, à s'y faire recevoir ? Ce n'est pas qu'il soit en peine d'apporter des témoignages en faveur de son honorabilité. Cela, ah ! ah ! va tout seul. Mais il lui faudra discuter toutes sortes de questions pratiques. Que de difficultés !

Peu à peu, cependant, l'idée s'éclaircit. " Ce sont les médecins, pense-t-il, qui doivent connaître ces demeures bienfaisantes. Elles reçoivent des êtres souffrants. "

De la médecine à la pharmacie, le pas est court. Les pharmaciens aussi doivent être au courant. O Stanislas Jacob ! dans quelles régions êtes-vous descendu !

C'est que, parmi ses élèves, l'artiste comptait le fils d'un de ces chimistes populaires qui sont placés entre le médecin et le malade comme le moyen entre la volonté et la fin.

Stanislas le connaissait peu, ce disciple en sous ordre d'Esculape. Il ne lui avait parlé qu'une fois. Il avait collectionné des plantes dans la forêt Fontainebleau, Il y avait joint des cailloux dans lesquels il croyait deviner des minerais nouveaux. Puis il était allé prier le chimiste d'analyser ces différentes trouvailles. Il lui demandait cela tout bonnement, tout simplement. Et voilà que, d'un ton froid et sentencieux, le savant avait décliné l'invitation. L'artiste avait été glacé. Depuis, il ne pouvait penser sans réputation au pharmacien. Rien que dans la manière dont celui-ci lui avait dit :

— Je — ne — peux — pas — vous — rendre — ce — service.

Stanislas avait senti un homme habitué à distiller des choses nauséabondes...

Il se décida pourtant à dominer son impression qui, d'ailleurs, était vieille de date. La neige tombait depuis deux jours. Il ne

pouvait sortir de sa chambre. Par moments, de petits accès de fièvre semblaient lui annoncer que des souffrances étaient proches, qu'il devait se hâter. Il écrivit à son élève une lettre longue, expansive, qui était destinée bien plus au père qu'au fils.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle accourut, elle grimpa les hauts étages du musicien, elle ouvrit brusquement sa porte, elle lui prit la main, elle lui dit un bonjour sonore, affectueux, qui ne ressemblait guère à la phrase malencontreuse toujours entendue dans le passé...

— Comment, Monsieur ! vous prenez vous-même la peine de venir me parler ! s'écria Jacob de sa voix faible et tremblante. Il était profondément touché

Il voulut présenter une chaise au visiteur.

— Restez-là, s'il vous plaît, dit celui-ci avec bonhomie en prenant le vieillard par le bras et le forçant à se rasseoir dans le fauteuil. Je saurai bien me servir moi-même. Vous voilà tout souffrant, tout changé !

— Ah ! que vous êtes bon ! dit l'artiste.

Le pharmacien prit une chaise, s'assit, plaça sa courte et vulgaire personne bien en face de ce long fantôme émacié, pâle, spiritualisé qui s'appelait Stanislas Jacob. Il plongea ses petits yeux gris fuyants dans ces deux grands yeux bruns limpides où la lumière résistait à l'épuisement.

— Eh bien ! cher Monsieur, dit-il, si j'en juge par votre lettre, vous avez une fameuse idée.

— Cette idée m'est venue, je ne sais comment, par un souvenir. Ce n'est pas qu'elle me soit bien agréable...

— Par exemple ! vous voilà seul, à un étage perdu, sans personne pour vous donner même un verre de tisane. Une fenêtre ! Hum ! vous n'avez pas de bourrelets. Un feu ! Tenez, avec votre permission, je vais remettre une bûche

— Monsieur, ne prenez pas la peine... Je suis bien confus, vous avez froid...

— Pas moi, je viens de faire une course. Mais vous, là, jour et nuit...

Tout en parlant, il s'était approché de la cheminée ; avant même que Stanislas eût pu le prévenir, il y avait jeté trois des morceaux de bois entassés auprès et ménagés avec tant de soin. En même temps, ses regards avaient rapidement visité la tablette, ils avaient dardé un moment sur la miniature étincelante.

Les bois craquèrent, la cheminée devint une fournaise.

— Là ! il vous faudrait toujours un feu de cette intensité. Souffrez-vous dans le dos ?

— Non, répondit Stanislas. Je m'en vais de ce monde comme une lueur qui s'éteint.

Le pharmacien ne sourcilla pas.

Le pauvre artiste se remit à formuler des excuses.

— Allons, allons, ne faites donc pas tant de cérémonies avec un

vieil ami. Je réclame ce titre. Voilà huit ans que vous donnez des leçons à mon fils.

— Il en a reçu de moi plus qu'il n'en recevra désormais, dit le vieux maître avec mélancolie.

— Pourquoi ? Ce qui vous épuise, c'est de manquer de tout. Ce sont les privations qui vous tuent.

— Non, dit Stanislas avec un regard ineffable, non, ce n'est pas cela ; vous vous trompez.

— Croyez-moi, il est temps, grand temps que vous preniez le seul parti raisonnable. Comment pourriez-vous hésiter ?...

— Je n'hésite pas..... Seulement, j'ignore. Je voudrais avoir d'abord quelques indications, et puis je réfléchirais, je méditerais le pour et le contre. Pourriez-vous m'apprendre, Monsieur, où se trouve une de ces maisons ?

— Pas loin d'ici.

— Vraiment ? Et voudrait-on m'y recevoir ?

— Vous êtes reçu.

Stanislas se dressa dans le fauteuil. Ses yeux stupéfaits se fixèrent sur le pharmacien. Celui-ci éclata d'un rire jovial, un bon gros rire. Cette gaieté ne se communiqua nullement à l'artiste.

— Monsieur, murmura Jacob, je ne comprends pas...

— On vous offre une chambre, la plus belle, qui sera chauffée jour et nuit, si cela vous plaît. Des rideaux, des tapis, vous serez comme dans une serre. Quatre repas par jour, sans compter du lait chaud à volonté...

— Je ne prends que deux repas.

— Eh ! l'appétit vient en mangeant. Lumière, blanchissage, soins en cas de maladie, journaux, revues, salon de conversation, billard....

— Oh ! dit l'artiste, tout ce que j'aime, c'est d'être seul.

— Vous serez seul à votre guise. Dans cette maison, un vrai petit paradis, vous serez traité, non comme un étranger, mais comme un membre de la famille.

La stupéfaction de Stanislas Jacob atteignait son comble. Le visiteur de plus en plus jovial, affectueux, entraînant, jugea le moment venu de donner le mot de cette énigme.

— Or ça, dit-il, mon bon cher vieux monsieur Jacob, vous saurez que cette maison est dirigée par mon frère, oui, mon frère en personne, le plus charmant garçon qu'on puisse imaginer, et qui est médecin par dessus le marché, tout au service de ses hôtes. Au reçu de votre lettre, j'ai couru le trouver. Je lui ai dit : *Presto, prestissimo*, déloge-moi l'habitant de ta plus belle chambre. Ce n'est pas un pensionnaire que je vais t'amener, c'est un ami.

— Oh ! Comment vous exprimer..... ma surprise... ma reconnaissance... balbutia Stanislas.

(à suivre.)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
1^{er} Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Napoléon Roy.—Louis St. Antoine.—Céline Quintal.—Angélique Du-
plessis.—Céline Peltier.—Joseph Leblanc.—Ojilou Moreau.—Patrick Hart.
—Mathilde Dubé.—Antony Doherty.—Esther Damour.—Louis Dandurand
—Elisa Rice.—Rose Bélanger.—Lucie Laurin.—Etienne Joly.—Charles
Lewis.—Judith Cusson.—Paul Corbeil.—Emélie Trudeau.—Catherine
Lynch.—Céline Harbour.—Bernard Lappin.—Justine Vaillancourt.

DE PROFUNDIS.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé et des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage
a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département.
Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages du bon
marché et de qualité qu'on ne saurait égaler.

Nous avons l'assortiment le plus complet de MERINOS DOUBLES, à soutanes.

SAYS FRANÇAIS dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs
on tous points.

CACHEMIRE, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés reli-
gieuses seront datées à 6 mois du 1^{er} mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues **STE-CATHERINE & ST-ANDRE**
MONTREAL.

RECOMPENSE !

DE **\$10 a \$50,**

à toute personne qui nous in-
formera de quelque vacance
d'instituteurs dans les écoles

ou de demandes. Pas de trouble ni de dépense. Adresser un timbre
pour circulaire à

AGENCE DES ECOLES, CHICAGO,

185 South Clarke St.

N. B. Nous avons besoin de toutes sortes d'instituteurs pour les
écoles et les familles.



ATELIER
 DE
 Verreries colorées
 de Montréal
CASTLE & FILS
 40 rue Bleury

VERRES DE TOUTES SORTES
 pour
CHASSIS D'EGLISE.

**Plombés,
 Coloriés**

ORNEMENTATION

Emblèmes
 Religieux

FIGURES ET SUJETS PEINTS
 AVEC UN ART EXTREME

Dessins, prix et quan-
 tités fournis gratis.

En écrivant, veuillez
 mentionner
 La Semaine Religieuse.

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux Etc, avec soin, et dont ils garnissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire Etc. Ils fabriquent à des prix qui défont toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis en s'adressant à :

O.M. LAVOIE - D.A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE - 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poser d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15

MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt

HURTEAU & FRERE,

89 Rue SANGUINET.

Un homme marié, âgé de 45 ans parlant l'anglais et le français, désire une place de bedeau, de gardien, ou bien de l'emploi dans une maison religieuse. S'adresser au bureau de la SEMAINE RELIGIEUSE - Certificats et recommandations fournis sur demande.

REMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général:

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epicerues.

25 Cts

Employez les

Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LORGE & CIE
CHAPELIERS PARISIENS
21 rue St-Laurent
MONTREAL.

CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co
TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR
H. & J. RUSSEL,
22 RUE ST.-NICHOLAS
MONTREAL.

AGENTS DE
LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,
Fabricants de sommiers en cr.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparée avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE — DOBBE — PEINTURE.

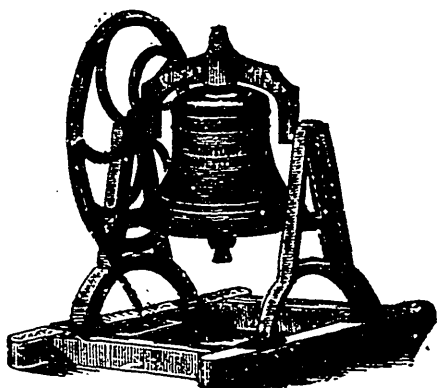
Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,
RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Epargne.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur des
Eglises.)

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

RAZOIRS SUISSES DIT A SONNETTE

de quatre ou six lames pouvant durer dix ans sans être repassés, avec lesquels *se raser est chose facile*; doucines en cuir de Russie, savonnettes en poil de chameau, etc., au magasin de nouveautés en ferronneries.

L. J. A. SURVEYER,

1588 RUE NOTRE-DAME.

PERRAULT & MESNARD,

ARCHITECTES

Côte de la place d'armes

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

GABOURY & GADIEUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents,
résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX
MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.